

« J'ai vu plein de jeunes devenir fous »

Dans « From Molenbeek with love », Yassin Mrabtifi nous fait ses amitiés depuis sa commune natale. Danseur chez Ultima Vez, il incarne une génération qui s'affirme.

L

ENTRETIEN

Le spectacle du danseur Yassin Mrabtifi aurait pu s'intituler « Itinéraire d'un enfant de Molenbeek » si ce genre de titre n'avait pas des connotations sécuritaires depuis deux ans. Il a donc opté pour un titre plus conciliant - *From Molenbeek with love* - même s'il est plutôt du genre « cash » dans ses opinions. Passé par la compagnie de Wim Vandekeybus, le chorégraphe porte un regard acéré sur notre société et les difficultés à s'y insérer quand on est issu de l'immigration et qu'on habite Molenbeek. Lucide, il décortique les mouvements de balancier entre tentative d'assimilation et révolte contre un racisme larvé. Une histoire intime et écorchée qui fait plus réfléchir que tous les raccourcis des « envoyés spéciaux » à Molenbeek.

Comment est venue la danse dans votre vie ?

Tout petit déjà je dansais dans les mariages marocains. Les hommes et les femmes étaient séparés et je préférais toujours aller chez les femmes parce que c'est là qu'on dansait. J'ai aussi appris à la maison avec mes sœurs qui dansaient sur les clips R'nB de MTV. Je me suis construit entre la danse orientale et le hip-hop. Mais surtout, le mercredi après-midi, après l'école, j'allais faire du breakdance dans la galerie Ravenstein.

Vous n'étiez pas très épanoui à l'école ?

J'étais dans une école catholique très rigide. En tant que Marocain, on apprend depuis l'enfance à bien se conduire et à s'assimiler. On se défait de différentes couches de son identité culturelle parce que c'est ce qui convient. On nous inocule un complexe d'infériorité face au « citoyen modèle blanc ». Mes parents ne nous parlaient pas arabe de peur qu'on ait un accent, mais ça nous déracine, ça crée un trauma social. A force d'essayer de changer pour ressembler, on se perd soi-même. On se déteste même. A six ans, j'étais pris de panique et je me disais que j'étais Belge, pas Marocain. Et puis, ensuite, c'était l'opposé. Quand on se rend compte, alors qu'on est déjà dépouillé de sa particularité, que l'on n'est toujours pas accepté par la société à laquelle on appartient, les retombées sont deux fois plus dures. Soudain, on se retrouve à la rue, les mains vides, avec le sentiment de s'être renié. Seul, on se sent faible alors on reste dans les quartiers.

Cette perte d'identité va de pair avec une certaine colère ?

J'ai vu plein de jeunes devenir fous autour de moi. La perte d'identité peut rendre des jeunes réceptifs à des discours de radicalisation et à l'incitation d'aller combattre en Syrie, croyant que là-bas, ils pourraient signifier quelque chose. Des jeunes qui ne trouvent pas leur place ici se sentent soudain utiles là-bas et sont acclamés comme des héros. J'ai un cousin qui est parti en Syrie. J'ai eu des factures de téléphone délinquantes à essayer de le convaincre de ne pas passer la frontière turque. Je crois qu'il voulait juste se suicider et partir en Syrie donnant un sens à ce suicide. Moi, je suis privilégié parce que j'avais le breakdance, mais lui n'a pas



« Les mots, c'est limité. Plutôt que de dire "je suis énervé" ou "je suis en colère", je préfère jouer avec le corps. » © HATIM KAGHAT.

eu ce privilège-là.

Quel rôle a joué le breakdance ?

C'était comme un grand frère pour moi. J'y côtoyais des blancs, des noirs, des arabes mais qui étaient tous concentrés sur la même chose. Beaucoup de jeunes qui ont démissionné de la société trouvent dans le hip-hop une culture qui ne juge pas. Partout où je voyage aujourd'hui, je cherche la scène hip-hop et je vois que les codes sont les mêmes. On y rencontre des jeunes blancs de la banlieue bourgeoise mais il n'y a plus de barrière sociale. Le breakdance est venu à un moment où je ne savais pas quoi faire de ma vie.

Comment s'est faite la rencontre avec Wim Vandekeybus ?

Alors que j'avais lancé le collectif *No Way Back* et créé *Insane Solidarity* avec Julien Carlier, on m'a parlé d'une audition chez Ultima Vez. Ils venaient d'emménager à Molenbeek alors ça m'a intrigué. Pour les parties chorégraphiques, j'étais mauvais mais en impro, j'ai tout donné et ça a séduit

Vous jouez au KVS, où se produisent aussi des spectacles comme « Malcom X » ou « Drarrrie in de nacht ».

Est-ce qu'on assiste à une sorte d'« empowerment » de certaines communautés ?

C'est surtout que les grandes structures se tournent vers ce qui existe déjà et donc ces minorités prennent plus de force. On se dit qu'il faut profiter de ce moment et raconter notre réalité. Certains, comme la créatrice de mode Rachida Aziz, commencent à dire qu'on doit être nous-mêmes, sans essayer de convaincre les autres parce que, sinon, on se place du côté des victimes. Ça a choqué l'opinion flamande mais du coup, ça fait avancer les choses. Moi, je veux faire des ponts. Certains danseurs belges d'origine

Wim Vandekeybus.

Pourquoi la danse vous a happé ainsi ?

Les mots, c'est limité et c'est souvent mal compris ou interprété de manière extrême. Avec les mots, c'est casse-gueule parce que c'est très organisé. Plutôt que de dire « je suis énervé » ou je suis en colère », je préfère jouer avec le corps. Je danse de manière instinctive. Je ne fixe rien et je travaille avec les émotions. Dans *From Molenbeek with Love*, il y a du texte mais je danse avec les mots, je joue avec l'ironie. Je mets un cadre pour chaque scène mais, à l'intérieur, j'improvise.

Que raconte ce spectacle ?

Le parcours psychologique d'un jeune de Molenbeek. On rentre dans la tête de quelqu'un qui est « racisé » et on le suit dans un processus de « mind décolonisation » (décolonisation de l'esprit, NDLR). Je raconte l'histoire d'une génération qui veut plaire, être comme il faut, mais vient un moment où on pète un câble. Là, on a soit envie de disparaître, soit envie d'apparaître vraiment. Moi, j'ai senti que je n'avais

plus rien à perdre et j'ai eu la chance d'avoir un endroit où exprimer ça. Je veux expliquer au public de la danse contemporaine, qui reste un public bourgeois, qu'on ne naît pas en colère ou méchant, mais qu'on est une conséquence.

Les attentats ont été un moment de basculement ?

A l'époque, je travaillais sur une nouvelle production d'Ultima Vez avec des danseurs des quatre coins du monde. Au sein de la compagnie, l'atmosphère a brusquement changé. Il y avait une gêne. On me regardait autrement. On me demandait : et la barbe, c'est pour quoi ? Et chez toi, les prières, ça se passe comment ? Parce qu'on est une famille, qu'on vit pratiquement ensemble, qu'on se dispute pour des chaussettes sales, on ose se poser des questions.

Yassin Mrabtifi

Né à Molenbeek, Yassin Mrabtifi s'est d'abord formé au hip-hop dans les stations de métro bruxelloises. Des battles de breakdance, il passe à la scène professionnelle avec les spectacles « No way back » ou « Insane Solidarity » avec Julien Carlier. En 2013, il intègre Ultima Vez, la compagnie de Wim Vandekeybus, et fait le tour du monde avec « Talk to the Demon, Spiritual Unity » ou encore « In Spite of Wishing and Wanting ». « From Molenbeek with Love » est son premier seul en scène.

Mais sinon, cette gêne peut devenir oppressante.

Quelle vision avez-vous de Molenbeek aujourd'hui ?

Molenbeek est un outil politique qui doit exister sinon le système s'écroule. Le système a besoin d'une minorité de chômeurs qui soit visible, qu'on puisse identifier, et surtout entretenir pour les élections. Avec mon spectacle, je voudrais expliquer ça aux jeunes. Aujourd'hui, je coache des jeunes qui me font penser à moi il y a 15 ans, qui se perdent dans des écoles pouilleuses et qui doivent comprendre qu'une vie peut changer, qu'il faut pousser les portes. ■

Propos recueillis par CATHERINE MAKEREEL

« Côté francophone, c'est encore un système féodal »

Est-ce que le réseau flamand est plus perméable à la diversité ?

J'ai l'impression. Au KVS par exemple, on laisse cette diversité s'exprimer par elle-même plutôt que laisser des artistes « blancs » la mettre en scène. Je vois cette dynamique-là au Beursschouwburg aussi. Par contre, du côté francophone, on est encore dans un système féodal, un réseau très conservateur qui a peur de voir les choses lui échapper et veut surtout faire survivre sa communauté. Côté francophone, j'ai beau chercher, je ne vois pas de directeur ou de programmeur qui soit noir ou arabe. A part à l'Espace Magh où on met un directeur arabe pour un public arabe. Côté francophone, ça tourne en rond alors qu'en Flandre, on remet plus en ques-

tion, on renverse les choses, on est moins dans un système de père en fils. On se dit : « Tiens, peut-être que ma référence du "bon théâtre" peut changer. » Par exemple, au festival Brussels Bijou, qui vise à repérer les nouveaux talents, j'ai vu une pièce avec des migrants en afghan. C'était fort et simple. Ces gens sont là pour rester, ils vont faire partie de notre société. Est-ce qu'on les ignore ou on leur laisse amener du neuf à notre culture ? Cette dynamique, je la retrouve plus en Flandre. ■

Propos recueillis par C.M.A.

Du 18 au 20/4 au KVS, Bruxelles.